

SEANCE DU 09 MAI 2017.  
Restitution de l'intervention de :  
Jean-Robert ALCARAS

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, André, Gilles

TITRE : Travail et aliénation : devenir étranger à soi-même ?  
2<sup>ème</sup> partie

Deuxième partie de l'exposé.

### **Penser l'émancipation au-delà de l'aliénation.**

Je vous disais que les choses changeaient lorsque l'on développait une pensée absolument pas positive de l'aliénation, lorsque l'on voit que l'aliénation ne peut pas être source d'émancipation et c'est le cas évidemment de l'œuvre de Hannah Arendt . Elle pense l'aliénation à travers un concept général qui est le concept de désolation.

En fait, ce concept de désolation est une traduction d'un terme anglais qui est le terme *loneliness*, qui est difficile à traduire parce qu'il ne doit pas se traduire, notamment par les autres concepts qu' Hannah Arendt met en en contraste avec ce concept là. On n'a pas le droit à une traduction approximative puisqu'elle dit précisément que cela n'est pas la solitude et que cela n'est pas non plus l'isolement, choses qu'elle dit très clairement. Le terme *loneliness* contient "lonely", "seul", et dans désolation, on pourrait évidemment dire que l'on peut entendre seul, mais je ne suis pas sûr de l'étymologie, bien que je ne sois pas allé la chercher. Mais en tout cas, ce n'est pas très explicite en français et certains traducteurs plus récents ont proposé de changer cette traduction.

Le problème est que, comme le mot était traduit dans les premières traductions françaises, c'est-à-dire *Les origines du totalitarisme*, livre publié en 1951. La première traduction française à la fin du tout dernier tome, juste avant les pages de conclusion, il y a plusieurs pages où Hannah Arendt évoque la question de la désolation. Ce terme a été repris, comme par exemple, dans *Conditions de l'homme moderne*, par le premier traducteur, puis repris aussi dans d'autres textes. Il se trouve que des traducteurs plus contemporains ont préféré d'autres traductions, que je trouve en fait meilleures. Cela pose problème pour ceux qui ne prêtent pas attention, et en voyant arriver un nouveau mot, ils ne font pas le rapport avec le même mot qui avait été traduit par désolation auparavant.

On le traduit souvent par l'abandon aujourd'hui. Je trouve que l'idée d'être à l'abandon est peut être meilleure que l'idée d'être désolé, qui fait un peu "excusez-moi". L'autre traduction est un esseulement, le fait d'être esseulé, mais c'est peut-être là un peu sophistiqué.

Je vous propose de penser l'aliénation avec Hannah Arendt à travers ce concept qui, historiquement, s'est appelé le concept de désolation qui décrit très clairement, en fait, une situation d'aliéné, dans laquelle il y a un double rapport qui se délite. C'est un rapport à soi, le fait d'être étranger à soi-même, mais qui est en même temps un rapport aux autres et plus particulièrement un rapport au monde avec lequel nous pouvons vivre avec les autres.

C'est en même temps le fait d'être étranger à soi-même et le fait d'être étranger au monde qui est désigné par ce concept. Je vais m'efforcer d'être synthétique et je conclurai cette présentation par une citation d'un texte d'Hannah Arendt .

Pour Hannah Arendt, l'aliénation est une situation qui est grave, est difficilement réversible et dont on ne peut attendre aucun effet dialectique possible positif de ce qu' Hannah Arendt appellera souvent l'aliénation des masses. De l'aliénation, on ne peut rien espérer de positif et, en fait, l'aliénation est désespérante au sens profond du terme, elle fait disparaître tout espoir et même toute espérance.

Donc rien à en attendre du tout, et là, on voit une opposition à Marx pour lequel Hannah Arendt avait un grand respect, mais aussi un rapport très critique à la lecture de Marx. Cette aliénation n'est pas seulement produite par le travail, mais par la conjonction de tout un tas de facteurs que l'on retrouve dans les "sociétés modernes", que l'on retrouve depuis la fin du christianisme médiéval, on pourrait dire depuis la Renaissance.

Cette aliénation des masses a été pensée par Hannah Arendt, d'abord comme étant une des conditions d'avènement des systèmes totalitaires, puisque c'est précisément à la fin des origines du totalitarisme, qui est son premier livre, qui la rendra célèbre après la guerre. C'est à la fin des origines du totalitarisme qu' Hannah Arendt fait ce développement conclusif, portant particulièrement sur le concept de désolation en disant, il vous aller le voir : " l'homme désolé, c'est l'homme totalitaire"; ce n'est pas l'homme voulant le totalitarisme, c'est l'homme qui est la condition de l'avènement du système totalitaire. On voit que cela n'est pas très positif, c'est le moins que l'on puisse en dire.

Ensuite, pour entrer un peu plus dans le détail, il faut faire un puzzle avec un certain nombre de choses qui sont éparpillées dans l'œuvre d'Hannah Arendt: des choses que l'on retrouve, des choses qui sont redondantes, des choses complétées ici, un peu contredites ailleurs, et j'en ai profité pour faire une synthèse, aussi bien pour moi que pour vous.

La désolation d'abord, c'est le fait d'être ou de se sentir seul au milieu d'une foule d'individus; ce n'est pas être seul, tout seul, perdu au fond des bois, ne pas être seul isolé, c'est se sentir seul au milieu des autres, abandonné précisément au milieu de nulle part dans une sorte de désert existentiel, sans véritable espace à soi ni sans véritable espace commun.

Quant on est dans la désolation, on n'a pas d'espace à soi, en tout cas, on ne ressent pas que l'on est dans son espace à soi, et l'on n'est pas non plus véritablement dans un espace commun, espace dans lequel on pourrait faire des choses en commun. Un vrai espace public dans lequel on construit une vraie action collective: c'est la première caractéristique de la désolation.

La désolation, ensuite, c'est une expérience psychologique, pour Hannah

Arendt, qui est provoquée par l'immersion dans une masse, une foule. Il ne s'agit pas d'un peuple agissant, il s'agit d'un collectif, d'une foule impersonnelle, dans laquelle on est anonyme, aux lois desquelles on se soumet passivement. L'idée de passivité est régulièrement employée par Hannah Arendt pour évoquer cette expérience psychologique de la désolation.

La désolation est une expérience de l'ordinaire, ce n'est pas une expérience de l'extraordinaire. Évidemment, elle est renforcée par une situation extraordinaire. Les camps, par exemple, dont parle Hannah Arendt dans un gros chapitre des origines du totalitarisme, et c'est la raison pour laquelle, un peu comme Primo Levi, qu'elle cite régulièrement, elle fait de l'expérience concentrationnaire un paradigme en fait, de l'expérience totalitaire, un symbole général et pas un fait parmi d'autres. Certainement pas un point de détail, comme aurait dit quelqu'un.

Du coup, l'expérience ordinaire peut-être, bien sûr, renforcée dans des situations extraordinaires. Mais en fait l'homme, vit de manière ordinaire l'expérience de la désolation. Tous les jours nous pouvons expérimenter la désolation, cette idée de se sentir un peu comme une goutte d'eau dans l'océan, comme une personne dont la singularité est niée, et aussi comme une personne justement, comme le disait Marx, remplaçable. Donc finalement moi ou quelqu'un d'autre, qu'est-ce que cela change ? Du coup cela entraîne un certain nombre de conséquences dont je vais vous reparler dans quelques secondes.

Autre caractéristique de la désolation, c'est que la désolation est une expérience que l'on vit dans la masse ou que l'on vit dans les foules anonymes, la désolation n'est pas le propre d'un peuple. La désolation n'est pas le propre d'un collectif qui se vit comme un peuple, qui se reconnaît dans l'autre, l'autre différent, mais l'autre, en quelque, sorte égal à soi-même dans sa singularité. Ce n'est certainement pas l'expérience d'un peuple. Quand j'entends par exemple la chanson *Foule sentimentale* de Souchon, j'entends justement un peu cette expérience de la désolation, "*on nous afflige de machins qui nous affligent*" ....

Et autre caractéristique de la désolation, c'est que la désolation n'est jamais le résultat d'un choix volontaire et conscient, alors que la solitude oui. On peut choisir d'être solitaire et parfois nous devons le faire. Autrement dit, la désolation est une expérience forcément subie, ce qui rejoint la notion de passivité de tout à l'heure.

C'est une expérience subie que l'on vit plus ou moins mal selon notre capacité à endurer ces expériences subies de manières plus ou moins durables et plus ou moins intenses. Du coup, cela ne nous rend pas pour autant, dit Hannah Arendt qui va s'exprimer très clairement sur ce sujet dans *Eichmann à Jérusalem*, elle dira que précisément Eichmann est la figure même de l'homme désolé, ce qui ne lui enlève absolument aucune responsabilité, ni culpabilité de ce qu'il a pu produire. Par contre, quelqu'un qui, comme Eichmann, ou comme d'autres que vous connaissez très bien mais que je ne citerai pas et qui pourraient dire cette stupidité qui est : "*Responsable mais pas coupable*", cela est la caractéristique de l'être désolé.

Autre chose, c'est que finalement cette expérience de la désolation provoque tout un tas de sentiments, et des sentiments qui ne sont pas positifs. Parmi les sentiments qu' Hannah Arendt évoque ici ou là, le sentiment de déracinement radical, elle emploie cette expression à plusieurs reprises. Autrement dit l'homme désolé est

déraciné radicalement. Il ne se sent plus appartenir à aucun monde, il n'a plus aucun monde. Hannah Arendt dira dans *les origines du totalitarisme*, " *le monde s'est comme effondré sous nos pieds*". Finalement, on s'est retrouvé comme à poil, désolé, dans un monde qui s'est effondré et dont on avait découvert, dit-elle, l'extrême fragilité. Le monde est fragile et s'il disparaît, nous ne pouvons plus appartenir à aucun monde, nous sommes dans ce cas-là désolés.

Donc cette idée de déracinement radical fait que nous ne sentons plus appartenir à un monde, d'où le rapport évident avec l'aliénation, l'autre, le sentiment lié, corrélée au premier, c'est le sentiment de ne plus s'appartenir soi-même.

Non seulement on n'appartient plus au monde, mais on ne s'appartient plus à soi-même non plus. On n'est plus maître totalement de soi-même, sans avoir perdu totalement toute forme de conscience, une sorte de drôle d'expérience, des sentiments étranges, très étranges, très puissants, très inhibants, qui sont produits par l'expérience de la désolation, selon Hannah Arendt, a commencer par le sentiment d'inutilité au monde, qui est une très belle expression, pas drôle du tout.

Sentiment d'être inutile au monde, en fait, que je sois là ou que je ne sois pas là, qu'est-ce que cela change? Le sentiment d'inutilité au monde qui peut amener très rapidement au sentiment d'être superflu, ce qui signifie que votre existence n'est plus vraiment nécessaire, et on peut vous exterminer comme on extermine une vermine nécessairement nuisible, sans aucun intérêt. Raison pour laquelle Hannah Arendt fera le lien entre cela et l'expérience génocidaire.

Donc l'inutilité au monde, le caractère superflu d'une existence humaine, qui est quand même quelque chose de profondément violent du point de vue psychique et ce sentiment se double d'un sentiment d'impuissance. Autrement dit, que je sois là où que je ne sois pas là, cela ne change rien, mais l'impuissance c'est que je fasse quelque chose ou que je ne fasse pas cela ne changera rien non plus.

L'idée même qu'on puisse dire avant même que nous ayons voté quel sera le résultat de notre vote, et que ce vote puisse être vérifié effectivement après que les gens aient voté, est particulièrement humiliant. À quoi cela sert-il, pourquoi nous y sommes nous allés? J'y suis allé moi-même, et là, vraiment j'étais désolé! On a un sentiment d'impuissance : quoique je fasse, rien ne change. A quoi bon résister? A quoi bon penser autrement, cela continuera.

Et enfin l'homme désolé, je parlais de Souchon tout à l'heure, je pense à Piaf aussi: " *il est emporté par la foule..*" Emporté par une vague (pour reprendre le titre du film qui d'ailleurs parle des mouvements totalitaires, *La Vague*), qui le dépasse, et cette vague en fait est une masse sociale qui, finalement, fonctionne sur un certain nombre de caractéristiques: le conformisme, la passivité, l'obéissance à l'autorité, l'absence totale de résistance, même au pire des injustices ressenties comme telles, et pas seulement l'absence de résistance à des choses contre lesquelles on ne veut pas résister.

Et dans cette expérience, enfin, j'en arrive au fameux sujet: est-ce qu'être aliéné est-ce seulement être étranger à soi-même, comme Marx le disait très bien dans sa conception de l'aliénation plus de 100 ans avant Hannah Arendt ?

Ce qu'Hannah Arendt dit de nombreuses fois, presque systématiquement, c'est que l'expérience de la désolation c'est une expérience de la désactivation d'un double

lien : le lien à soi, le lien au monde. Et avec cette désactivation, on devient en même temps étranger à soi et étranger au monde; ce ne sont pas deux phénomènes séparés, ce sont vraiment deux phénomènes conjoints.

Je vous cite là un extrait de la fin des *Origines du totalitarisme*, un extrait qui me semble être très fort de ce point de vue là: de ce qui rend, dit-elle, la désolation si intolérable, c'est la perte du moi qui, s'il peut prendre réalité dans la solitude, le moi ne peut toutefois être confirmé dans son identité que par la présence confiante et digne de foi de mes égaux (c'est-à-dire ceux en qui je me reconnais, avec qui je partage un espace commun, des intérêts publics, avec qui je peux conduire quelque chose).

Dans cette situation, l'homme perd la foi qu'il a en lui-même comme partenaire de ses pensées et cette élémentaire confiance dans le monde nécessaire à toute expérience. Le moi et le monde, la faculté de penser et d'éprouver sont perdus en même temps, ce n'est pas l'un ou l'autre, ce sont les deux en même temps; l'idée était déjà là en 1950 et Hannah Arendt n'a fait que renforcer ce concept de désolation qu'elle va creuser comme un sillon et que l'on va retrouver jusqu'à la fin, y compris jusque dans ses publications posthumes, inachevées, qu'elle n'avait pas eu le temps de publier de son vivant.

Vous pouvez bien imaginer que cela n'est pas ce que Philippe Mengue nous parlait quant il nous disait que le philosophe était un étranger au monde. Sauf que l'on n'a pas attendu Hannah Arendt pour le comprendre. Ce que je veux dire, c'est que, au 20e siècle les théories sur l'aliénation, les réflexions sur l'aliénation, dont celles fondamentales d'Hannah Arendt, ont rendu impossible l'amalgame, ne permettant plus de confondre justement ce qu' Hannah Arendt dit dans la citation, que je vous ai mise dans l'introduction: confondre précisément l'aliénation à soi-même avec l'aliénation au monde.

Ce qui est intéressant aussi c'est de tenter de distinguer précisément comme elle le fait (vous l'avez vu dans la citation dont je suis parti dans l'introduction), la désolation n'est ni la solitude ni l'isolement.

Elle le dit dès le départ, et ensuite elle le répète régulièrement, on le retrouve ensuite dans tous les textes, y compris le premier. Ce qui est intéressant du point de vue pédagogique, pour mieux se fixer les idées, c'est de voir ce qui fait la différence avec la solitude et avec l'isolement. Là où j'ai plus de mal, c'est avec l'isolement: je vois bien un certain nombre de choses, mais c'est là-dessus qu'elle dit le moins de choses, donc je ne voudrais pas trahir sa pensée, sur la solitude, cela paraît assez évident.

La solitude, c'est d'abord un acte volontaire: on cherche la solitude, on décide d'être solitaire et évidemment on ne peut pas être solitaire si l'on n'a pas quelques part un lien à un monde dont on va justement chercher à se séparer. Il y a, si vous voulez, une vision dialectique au sens le premier (pas au sens marxiste ni hégélien), une vision double de cette chose là. On peut se retirer du monde comme l'hermite, comme précisément Socrate l'a fait, c'est un choix assumé, et ce choix est parfois pour un certain nombre d'actions, un choix tout à fait nécessaire nous dit Hannah Arendt.

En particulier, elle parle beaucoup de la solitude lorsqu'elle parle de l'activité artistique: comment pouvoir réaliser une œuvre d'art sans avoir un instant à soi, c'est

quand même compliqué, sauf peut-être à imaginer des formes d'arts très spécifiques.

On pourra toujours trouver des illustrations particulières et on imagine bien, comme le dit Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne*, la figure de l'artiste replié dans son atelier, voire de l'artisan replié dans son échoppe ou son atelier etc.... Il y a de très beaux de passage dans *Condition de l'homme moderne* sur le caractère ambivalent des marchands au moyen âge qui étaient à la fois, par le marché, amenés à être forcément confrontés à une masse de gens dans les marchés, et être en même temps, nécessairement, des artisans qui devait être repliés dans leur arrière boutique pour réaliser leurs œuvres, qui ne sont pas forcément des œuvres d'art.

Il y a la figure de l'artiste, qui ne fait pas partie du côté aliéné, il y a même un côté révolté chez l'artiste dont Hannah Arendt parle, y compris dans : *La crise de la culture : sa portée sociale et politique*, avec cette idée qu'il ne reste peut-être plus que les artistes pour résister à la pression sociale.

C'est un thème qu'elle défend sur plusieurs pages dans *La crise de la culture* et finalement, on pense bien sûr à l'artiste et l'on pense au philosophe. Hannah Arendt a toujours aimé faire la distinction entre les philosophes et les penseurs, elle pensait que tous les philosophes ne pensent pas et qu'à l'inverse tous les penseurs ne sont pas nécessairement des philosophes, au sens premier du terme. Hannah Arendt disait clairement qu'il n'était pas nécessaire d'être cultivée, lettré, pour pouvoir penser, que l'exercice de la pensée est un exercice de soi à soi, que finalement toute personne, y compris d'origine plus que populaire est capable d'avoir.

Finalement, Socrate est le père de la philosophie occidentale, mais en même temps celui qui prétend en permanence dire ne rien savoir, à la nuance près qu'il dit bien que son ignorance, plutôt que son savoir, est une ignorance qui se connaît. C'est bien d'ailleurs la seule chose qu'il sait: l'étendue de son ignorance.

Du coup on est la sur un rapport fondamental et, sans vouloir faire du romantisme à l'eau de rose, je pense sincèrement qu' Hannah Arendt a vécu ces moments de solitude, et qu'elle a eu besoin de vivre ces moments de solitude pour pouvoir nourrir sa pensée. C'est pourquoi le film *Hannah Arendt* a été fort bien fait, où on la voit de temps en temps prendre sa fameuse clope , c'était une fumeuse invétérée, et se mettre à l'abri dans son bureau ou sa bibliothèque pour penser.

C'est une activité que l'on ne peut pas avoir au milieu d'un brouhaha insupportable, où l'on est toujours dérangé pour penser au milieu des autres. Du coup, la solitude est une expérience qui peut être très positive et qui est, en tout cas radicalement différente de la désolation. Quant à l'isolement, il apparaît chez Hannah Arendt comme une sorte d'entre deux, entre la solitude et la désolation; c'est en tout cas comme cela que je l'ai compris. Finalement l'isolement pourrait être une sorte d'étape vers la désolation, mais ce n'est pas encore vraiment la désolation.

C'est en particulier, donc, une expérience à priori plutôt négative, être contraint à l'isolement c'est une expérience qui est plutôt subie, qui va vous couper du lien avec le monde comme par exemple dans l'univers carcéral. Peut-être que dans certaines situations, cet isolement ne vous empêche pas de continuer à avoir une activité de pensée et de relations avec vous-même.

C'est cela l'idée. Ce que Hannah Arendt dit, dans les *Origines du totalitarisme*,

c'est que, en fait, l'isolement se distingue de la désolation car cela n'affecte pas le domaine privé. L'isolement affecte le domaine public, autrement dit nous sommes mis à l'écart de l'espace public, mais nous ne sommes pas pour autant dénués de notre espace personnel, quant nous sommes contraints à l'isolement.

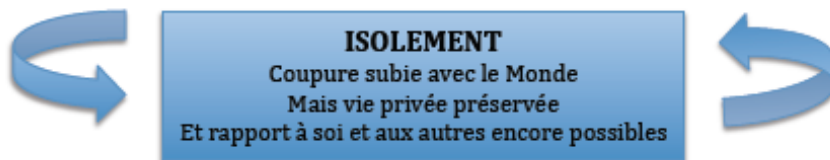
Tant que nous avons encore la vie privée, tant que nous avons encore un espace pour nous protéger du regard d'autrui, nous pouvons encore ne pas couper le lien que nous avons avec nous-mêmes et nous pouvons encore penser le lien que nous avons avec le monde.

Voilà globalement de ce qui ressort des *Origines du totalitarisme* qui évoque cette idée de la différence des systèmes, par exemple, tyranniques qui ont contraint des individus à l'isolement, mais ne sont pas allés au totalitarisme, c'est-à-dire de priver toute personne d'un chez soi, d'un quelque part à soi, et du coup on arrive à quelque chose d'intermédiaire.

Cette expérience étant négative, mais à distinguer d'autres coupures à soi ou au monde, c'est pour cela que toute confusion, je crois, n'est plus permise et que nous devons très clairement distinguer l'aliénation de l'étrangement. D'ailleurs, Hannah Arendt elle-même, comme exemple de ce qu'elle n'appelle pas l'étrangement, elle évoque la solitude, etc. Elle parle parfois dans le même livre, je pense en particulier à *Eichmann à Jérusalem*, elle parle de Socrate, et elle parle d' Eichmann. Et Eichmann n'est pas du tout le portrait craché de Socrate, il n'y a aucun rapport entre les deux.

Ceci dit, les deux ont bien des formes d'étrangèreté: l'un est aliéné au monde plus qu'à lui-même, c'est cette désolation dont je viens de vous parler, l'autre, Socrate, n'est pas aliéné du tout. C'est le modèle de l'homme libre par sa capacité à penser et à regarder le monde de manière critique et distancée. Même chez Hannah Arendt, à l'intérieur même d'un même livre, vous avez ces concepts. Depuis le temps que je voulais vous en parler, j'ai essayé de faire un tableau, mais je ne sais pas ce que ça vaut!

		Coupure des liens avec soi-même ?	
		NON	OUI
Coupure des liens avec Autrui et avec le Monde ?	NON	<b>PAS D'ALIÉNATION</b>	<p style="text-align: center;"><i>Aliénation à soi-même</i></p> <p style="text-align: center;"><b>ALIÉNATION</b> au sens "classique" du terme</p> <p style="text-align: center;"><i>Modèle marxiste (hégélien) de l'aliénation</i></p>
	OUI	<p style="text-align: center;"><i>Estrangement au Monde et à soi-même</i></p> <p style="text-align: center;"><b>SOLITUDE</b></p> <p style="text-align: center;"><i>Modèle socratique de la solitude du Philosophe, du sage ou de l'artiste retiré du Monde pour mieux le comprendre et se comprendre soi-même</i></p>	<p style="text-align: center;"><i>Alinéation au Monde et à soi-même</i></p> <p style="text-align: center;"><b>ESSEULEMENT / ABANDON</b></p> <p style="text-align: center;"><i>Exemple d'Eichmann ou de l'esseulement typique de l'homme moderne, perdu dans une "foule sentimentale", une masse qui l'emporte (conformisme, obéissance, soumission à l'autorité) et peut lui faire perdre pied...</i></p>



J'ai mis en colonnes, est-ce que l'on envisage qu'il y ait coupure des liens avec soi-même ou pas, et en ligne, est-ce que l'on envisage qu'il y ait coupure de liens avec autrui et avec le monde.

Si l'on n'envisage aucune coupure ni dans un sens ni dans l'autre, il n'y a aliénation en aucune manière.

En haut à droite, à la manière marxiste, coupure des liens avec soi-même comme Marx l'avait envisagé, sans penser que cela pouvait le couper du monde et d'autrui, parce que Marx ne pense pas que l'aliénation pouvait être une façon de se couper des autres. Il pense au contraire que l'aliénation est l'un des vecteurs de la mobilisation collective, des révoltes prolétariennes, de la conscience des actions collectives.....

C'est le sens classique, marxiste et hégélien du terme, et c'est en ce sens où,



nous dit Hannah Arendt, que l'on a tendance à parler d'aliénation à soi-même, plutôt que d'aliénation au monde.

La solitude n'est pas l'expérience d'aliénation, c'est cette expérience d'étranglement au monde et à soi-même, en bas à gauche; c'est une coupure volontaire, recherché, qui se pense dans le maintien du lien avec ce monde et à partir du lien que l'on a avec ce monde. C'est donc le modèle socratique de la solitude du philosophe, du sage, de l'artiste, retiré du monde pour mieux comprendre et se comprendre soi-même.

Et en dernier, ce dont je viens de vous parler, c'est l'exemple d'Eichmann, c'est l'esseulement, c'est l'abandon, c'est l'aliénation au monde et à soi-même, c'est la désolation: l'esseulement typique de l'homme moderne perdu dans cette foule.

On a là, du coup, une typologie qui n'est peut-être pas exacte dans tous les cas, comme toutes les typologies, mais on a là des petits repères qui permettent de voir des choses différentes et les raisons pour lesquelles nous ne devons pas les mélanger.

Je poursuis par

### **C – Une philosophie de l'émancipation qui prend ses distances avec le concept**

L'idée est qu'à partir de ce que nous venons de dire, de ce que le 20e siècle a appris sur le processus profondément inhibant, et irréversible et désespérant de l'aliénation, à partir de tout cela on a tenté de construire des réflexions qui prenaient peut-être des libertés par rapport au concept d'aliénation.

J'imagine que chacun pense peut-être à son petit exemple, et je pense à quelqu'un dont je vous ai très peu parlé, et que j'apprécie beaucoup, il s'agit d'André GORZ.

C'est à lui que je dois d'avoir découvert Hannah Arendt, que je ne connaissait que de nom avant. Je lui dois donc énormément. C'est un grand penseur dont le caractère vraiment très actuel de la pensée ne cesse de s'illustrer en permanence et en particulier par cette façon dont il a eu d'introduire la notion d'écologie politique. C'est le premier grand penseur de l'écologie politique, à une époque où ce n'était pas du tout le sujet, ni à gauche ni à droite.

Je vous ai mis tous les noms d'André GORZ: Gerhart Hirsch, Gerhart Horst , Gérard Horst , Michel Bosquet.

Il semble qu'il ait eu lui-même un vécu personnel qui l'ait amené vraiment à se plonger, par son propre vécu, dans des questions relatives à l'aliénation. Il a interrogé sa propre identité à de multiples reprises, d'abord à l'égard de celui à qui il devait tout, Jean-Paul Sartre, dont il a été un admirateur, un compagnon de route, mais avec une distance critique.

Il y a un côté très existentialiste, sartrien, qui existe dans ses interrogations de jeunesse. En fait, il a écrit aussi des œuvres littéraires, qui sont essentiellement autobiographiques, dont en particulier un livre qui s'appelle "*Le traître*", qui est une expression sartrienne. Et en fait, le traître, c'est lui: il se met en scène de manière autobiographique comme un traître, et le traître, en fait, c'est l'aliéné.

Il s'est présenté comme étant aliéné, y compris par ses multiples identités, qui

sont liées à une histoire. C'était un juif autrichien, dont le père a fait changer le nom de famille, mais lui, du coup a décidé assez rapidement de franciser le nom jusqu'à Michel Bosquet. Entre Michel Bosquet et André Gorz, c'est la dualité de son pseudonyme d'essayiste et d'écrivain, et son nom de presse (il était chroniqueur au Nouvel Obs).

C'est à cause du fait qu'il était engagé dans une ligne éditoriale qui était celle du Nouvel Obs à l'époque, il était salarié, donc quelque part aliéné, et il ne pouvait pas dire tout ce qu'il pensait. Il a expliqué de très nombreuses fois qu'il été tenu dans un cadre éditorial, raison pour laquelle il considérait qu'il était évident de dédoubler son identité lorsqu'il évoquait son œuvre littéraire et philosophique.

Donc sur l'aliénation, Gorz en connaissait un rayon et l'une des choses des plus importantes qu'il ait pu dire, dans son œuvre philosophique, dans son œuvre d'essayiste, est qu'il ne fallait justement plus rien attendre de l'aliénation.

L'aliénation, on peut y être contraint, mais il ne faut rien en attendre de positif, ne placer aucune espérance, il n'y a rien de positif dans l'aliénation. C'est dans cette perspective qu'André Gorz avait fait ses adieux au prolétariat, pour un homme de gauche nourri au marxisme, à la pensée de Sartre, faire ses adieux au prolétariat c'était peut-être commettre une trahison.

C'était pour André Gorz sortir d'une vision trop profondément imprégné de la lecture purement marxiste, une vision qui nous amenait dans l'impasse vraisemblablement. Nous en avons, au 20e siècle, fait des expériences multiples dont Marx n'est pas responsable, puisqu'il n'a pas pu les faire, ni les connaître, ni en avoir l'écho.

Donc, précisément, parce que le salariat est aliéné de toutes parts, parce que les formes d'aliénations sont en grande partie liées aux manières dont le salariat fonctionne, et les compensations que le salariat occasionne dans le capitalisme du 20e siècle, précisément il ne faut rien attendre de l'aliénation pour espérer quoi que ce soit. Il faut donc faire ses adieux au prolétariat.

Il disait en quatre-vingt si nous plaçons tous nos espoirs dans la persistance, dans la condition prolétarienne ou salariée pour obtenir des jours meilleurs, eh bien on se met le doigt dans l'œil, on n'y arrivera pas.

Je vous ai mis juste la présentation que Gorz avait mis en quatrième de couverture: c'est absolument très limpide, il n'est peut-être pas nécessaire de lire le livre, quoi que...

### **Adieux au prolétariat (1980)**

*“ La crise des systèmes industriels n'annonce aucun monde nouveau. La société qui se décompose sous nos yeux n'est grosse d'aucune autre. Ce silence de l'Histoire rend les individus à eux-mêmes : nous savons désormais que la société ne sera jamais “bonne” par son organisation mais seulement en raison des espaces d'autonomie, d'auto-organisation et de coopération volontaire qu'elle offre aux individus“*

A. Gorz, *Adieux au prolétariat: au-delà du socialisme*, Paris, France, Galilée, 1980.

Autrement dit, arrêtons de placer nos espoirs là où ils nous ont amené dans le

mur, et construisons tout de suite des espaces d'autonomie, de coopération volontaire, qui peuvent, eux, nous permettent tout de suite de rentrer dans un monde nouveau.

On voit chez Gorz tout de suite une pensée de l'émancipation qui était partie d'une pensée de domination à une pensée de l'émancipation qui part du développement de l'autonomie. Là, l'autonomie correspond parfaitement à la vision positive qu' Hannah Arendt pouvait donner de Socrate par exemple.

On peut, du coup, trouver des résonances qui sont autres à condition de penser autrement. On en parlera je l'espère une autre fois, une autre année, de la manière dont Gorz a prévu le développement de certaines formes d'expériences que certains appellent le tiers secteur, l'économie quaternaire, l'économie solidaire....

Toutes ces discussions sont subtiles, il y a beaucoup de différences, ce qui l'a amené aussi à défendre une idée dé耦plée du travail, mais dans des conditions très précises, il a écrit des centaines de pages sur la manière de concevoir un revenu d'existence qui ne soit pas un facteur de domination, d'aliénation, de discrimination sociale, mais qui puisse être un des outils de l'émancipation des individus quels qu'ils soient (étudiants, hommes, femmes, ....).

C'est d'une richesse assez incroyable et je crois que l'on n'a pas encore exploité toute la profondeur et l'originalité de la pensée d'André Gorz qui se distingue clairement de Marx dans ses adieux au prolétariat, dans son abandon du concept d'aliénation comme concept de construction de l'émancipation, mais qui, du coup, s'oppose à Hannah Arendt pour qui il a beaucoup d'admiration, et qu'il utilise d'une manière vraiment très intéressante.

Gorz se distingue aussi d' Hannah Arendt parce que si il pense que l'autonomie peut se trouver hors du travail, qu'il y a des possibilités qu'il appelle le travail pour soi, des possibilités hors du marché, hors des relations marchandes, hors des relations de production, hors des relations institutionnelles, il est possible de construire des espaces d'autonomie: ce n'est pas compliqué, il suffit de dire: "On le fait!".

Ce n'est pas utopique comme ont pu être utopiques "les lendemains qui chantent", c'est une utopie concrète, réalisable, peut être limitée, qui peut avoir des vertus en termes d'expansion. Gorz faisait des espaces comme celui-ci, des espaces de gratuité et aussi des espaces domestiques, des espaces possibles d'accomplissement de l'autonomie mais en même temps il disait: "les choses ne sont pas automatiques, ce n'est pas parce que c'est gratuit que du coup l'autonomie est là!".

Il y a des conditions de l'autonomie, des conditions de l'auto-organisation, qui restent à penser mais qui doivent être notre ligne directrice pour tenter de trouver une voie vers l'émancipation. Du coup Gorz se distingue de Marx, et en même temps il se distingue d' Hannah Arendt parce que, contrairement à Hannah Arendt, il n'a pas une vision exclusivement aliénante du travail.

Pour Hannah Arendt il n'y avait pas de discussions possibles, ce que nos anciens avaient pensé comme le travail et donc forcément laissé aux esclaves et aux machines ne pouvait forcément pas être un facteur d'émancipation, alors que Gorz dit: "finalement il peut y avoir des conditions dans lequel le travail est émancipateur".

Évidemment, ces conditions sont celles de quelques privilégiés, qui ont souvent

l'outrecuidance de dire à ceux qui ne travaillent pas dans les mêmes conditions: " vous voyez, moi je m'éclate dans mon boulot, vous devez aussi bosser!", sauf qu'ils ne bossent pas du tout de la même manière.

Du coup, Gorz se distingue d'Hannah Arendt, il chercha à moderniser, à secouer les concepts arentsiens, il y a la possibilité de revisiter l'espace du travail, sous l'angle de l'autonomie, mais que, bien entendu, il ne faut pas s'attendre à développer cette autonomie à l'intérieur de l'espace du travail.

J'avais prévu une conclusion un peu longue, faisant la synthèse de ce que je viens de vous dire, très brièvement, là où Marx avait pu placer un espoir savamment pensé dans les souffrances générées par l'aliénation, Hannah Arendt, au contraire, a vu dans l'aliénation la condition de l'expérience désespérante.

C'était l'expérience totalitaire, je voulais vous réserver cette citation pour commencer cette conclusion.

C'est une phrase qui vient exactement dans le même paragraphe que celui dont elle parle de la désolation: "*Le sujet idéal du règne totalitaire n'est ni le Nazi convaincu ni le communiste convaincu, mais l'homme [désolé ou profondément aliéné] pour qui la distinction entre fait et fiction (i.e. la réalité de l'expérience) et la distinction entre vrai et faux (i.e. les normes de la pensée) n'existent plus*"

H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, Tome 3 – Le système totalitaire, Le Seuil (2010), 1951. P. 224

C'est un texte qui date de 1951. A l'heure des fake news et de la post-vérité et des faits alternatifs, nous sommes en plein dedans! Je ne voudrais pas que cela tourne à l'obsession, mais je suis sidéré par la puissance de la pensée de cette femme. On a parfois l'image de ces expériences historiques dont la figure est le militant nazi et, en fait, Hannah Arendt dit: "*le sujet idéal c'est l'homme aliéné*". Du coup, lorsque l'on a ce genre de propos, on ne peut plus construire le moindre espoir, c'est la première chose que je voulais dire.

Après avoir fait cette petite synthèse, on ne peut plus confondre aujourd'hui cette aliénation supportable, surmontable, désespérante, avec l'expérience d'étrangement si nécessaire à la pensée et au philosophe, cela n'est plus possible, il ne faut plus le faire.

Après avoir dit cela, je reviens à ma question : travail et aliénation, devenir étranger à soi-même, je voudrais répondre sur les deux plans:

- Sur le plan de devenir étranger à soi-même, Hannah Arendt, comme Gorz d'ailleurs, l'aliénation au sens marxiste ou hégélien, est en soi une condition indépassable de l'existence humaine. On la vit tous, plus ou moins, cette expérience. Elle est en fait consubstantielle à la nature humaine, si je reprends ce que dit Hannah Arendt dans la *condition de l'homme moderne*. En fait nous sommes toujours plus ou moins étrangers à nous-mêmes, parce que, pour reprendre l'expression de Jean-Paul Sartre dans *l'être et le néant* (1943): l'homme n'a pas d'essence, l'existence précède l'essence, c'est une des descriptions les plus simples que l'on puisse donner de l'existentialisme.

Autrement dit, l'homme n'est rien en soit, l'homme n'est pas un en soit, l'en soit, comme le disait Sartre est le mode d'existence des objets est précisément lorsque l'on

enferme un homme dans l'en soi, on nie son existence.

Donc l'homme n'a pas d'essence et est finalement toujours un étranger pour lui-même. Sauf que, et je pense que de ce point de vue là Hannah Arendt est existentialiste, pas comme Sartre parce que cela ne lui aurait pas fait plaisir – j'ai déjà eu l'occasion de vous dire qu'elle avait plusieurs fois croisé Jean-Paul Sartre lorsqu'elle s'était réfugiée à Paris jusqu'en 1940 où elle a été internée au camp de Gurs, Et elle l'avait trouvé pédant et insupportable, ce qui est peut-être vrai, mais brillant bien entendu. Elle ne le supportait pas du tout, mais je pense en tout cas que son existentialisme est assez proche de l'existentialisme de Sartre, sur le fond.

Le fait d'être un étranger pour soi est quelque chose qui doit nous amener finalement à vouloir être, pour nous, mais aussi pour autrui. C'est quelque chose que l'on retrouve dans *L'être et le néant*, cette distinction du pour soi, du en soi, et du pour autrui.

Le mode d'existence humaine n'est pas de l'ordre de l'en soi, l'homme n'a pas d'essence. Par contre l'existence humaine passe par la conjonction d'un pour soi et d'un pour autrui. Nous sommes pour nous-mêmes et nous sommes pour autrui. Nous construisons notre existence dans ce rapport complexe qui ne peut pas être dissocié.

C'est bien le propos d'Hannah Arendt, le rapport du pour soi et le rapport du pour autrui.

Voici une citation du livre qu'elle n'a pas publié de son vivant: *“L'absence d'autrui me prive d'existence [humaine], c'est-à-dire de la faculté de paraître (...), car le fait que j'aie le sentiment de moi-même et que je puisse donc, dans un certain sens, m'apparaître à moi-même ( donc la conscience et le dialogue réflexif que l'on a avec soit un peu comme un étranger qui nous regarde) ne suffirait jamais à garantir ma réalité”* Hannah Arendt, *La vie de l'esprit*, p. 34 .

Autrement dit, le dialogue réflexif à soi-même de ne pas être toujours totalement et tout le temps un étranger à soi-même, nouer le dialogue à soi-même est quelque chose d'essentiel. En fait, nous ne pouvons pas le faire si nous nous sommes privés du rapport à autrui, privés du rapport au monde.

En fait, Hannah Arendt a systématiquement toujours, des *origines du totalitarisme* son premier livre d'après-guerre, l'idée que l'on perd en même temps la capacité de penser et la capacité d'être au monde, et à la fin de sa vie elle écrit exactement la même chose: j'ai besoin pour m'apparaître à moi-même d'avoir des lieux dans lesquels je puisse apparaître à autrui.

D'où un rôle essentiel de notre rapport au monde pour notre rapport à nous-mêmes. C'est comme cela, je crois, que l'on voit l'importance de la citation d' Hannah Arendt dans laquelle elle souligne que cette aliénation au monde on a tendance, depuis Rousseau, à la confondre avec l'aliénation à soi.

Si je reviens par exemple à la manière dont Hannah Arendt évoque Eichmann, elle reparle du dialogue de Socrate dans lequel il explique pourquoi il ne pourrait pas commettre le mal. C'est l'évocation par Hannah Arendt, dans *Eichmann à Jérusalem*, du mal radical, et Socrate explique pourquoi il ne pourrait pas commettre le mal en faisant référence justement au dialogue qu'il a avec lui-même. Selon Hannah Arendt, il dit dans ce dialogue: *je ne commettrai pas le mal parce que je ne voudrais pas ensuite être condamné à être en permanence confronté à un criminel.*

Autrement dit, dans la mesure où je suis incapable de ne pas me dédoubler de ne pas être de temps en temps étranger à moi-même et entretenir le lien avec moi-même et cet étranger, je serai en permanence en permanence avec un criminel. C'est terrible de vivre avec un criminel.

Pour faire ce qu'a fait Eichmann, la pire des monstruosité que l'on puisse imaginer, organiser sciemment, consciemment, l'élimination de millions de gens pour rien, ce qui est complètement absurde, il ne peut y avoir qu'une seule possibilité pour le faire, il fallait qu'Eichmann puisse ne pas se voir en permanence dans la glace de sa propre conscience sinon il se serait, comme d'autres nazis l'ont fait, suicidé.

Ce type à continuer à vivre sa vie, il y a une sorte de dédoublement entre les deux: capable de dire ce qu'il a fait, ayant la mémoire, la conscience, et une certaine intelligence, mais absolument, dit-elle, incapable de penser. Et elle fait le lien entre cette incapacité de penser, ce qui n'en fait pas un irresponsable qu'il aurait fallu juger innocent. Elle fait le lien entre cela et l'expérience de la désolation profonde qu'Eichmann, comme tant d'autres, a pu vivre dans l'expérience totalitaire dans laquelle il a lui-même réalisé cette abomination.

Sur la question du travail, vous l'avez compris, le travail n'est pas nécessairement un facteur d'aliénation au moins si on le prend de la manière dont Gorz a tenté de le réfléchir, mais bien sûr à l'inverse, cela fait longtemps qu'après Marx on avait pensé que le travail n'était pas non plus le seul facteur d'aliénation. Donc en fait, sur cette question du travail, elle était absolument centrale dans la thématique de l'aliénation au 19e siècle. Elle est restée importante au 20e siècle tout en devenant moins fondamentale et moins centrale car la question de l'aliénation a été approfondie et elle est devenue plus complexe.

Je vous remercie de votre attention.

### **Bibliographie**

- L. Althusser, *Pour Marx*, Paris, F. Maspero, 1966.
- H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, traduit par Martine Leiris et Hélène Frappat, Paris, Le Seuil (2010), 1951.
- H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, traduit par Georges Fradier, Paris (1985), Presses pocket, 1958.
- H. Arendt, « La crise de la culture : sa portée sociale et politique », *La crise de la culture : huit exercices de pensée politique*, traduit par Patrick Lévy, Paris, Gallimard (1985), 1968, p. 253-288.
- H. Arendt, *La vie de l'esprit*, traduit par Lucienne Lotringer, Paris, France, Presses universitaires de France (2013), 1981.
- C. Fourel et F. Gollain, « André Gorz, penseur de l'émancipation », *La Vie des Idées* (<http://laviedesidees.fr/>), décembre 2013.
- A. Gorz, *Métamorphoses du travail, quête du sens: critique de la raison économique*, Galilée, 1988.
- A. Gorz, *Adieux au prolétariat: au-delà du socialisme*, Paris, France, Galilée, 1980.
- M. Horkheimer et T.W. Adorno, *La dialectique de la raison: fragments*

*philosophiques*, traduit par Éliane Kaufholz-Messmer, 1974 pour l'édition française., Paris, France, Gallimard, 1947

- U. Lindner, « Repenser la « coupure épistémologique ». Lire Marx avec et contre Althusser », *Actuel Marx*, mai 2011, p. 121-139.
- K. Marx, *Le Capital: critique de l'économie politique. Livre premier, Le développement de la production capitaliste*, traduit par Joseph Roy, Paris, France, Ed. sociales, 1962.  
K. Marx, *Manuscrits de 1844 : économie politique*
- K. Marx, *Manuscrits de 1844 : économie politique & philosophie*, traduit par Émile Éditeur scientifique Bottigelli, Paris, France, Éd. Sociales, 1962.
- J.-P. Sartre, *L'être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, France, Gallimard, 1943.